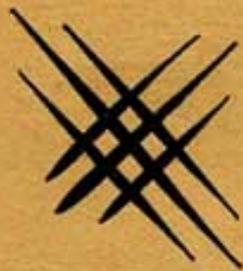


ALEX PEIRE

L'EMISSAIRE  
COMMUN



ALEX PEIRÉ

L'ÉMISSAIRE  
COMMUN

SÉANCE DU 4 MAI 1966

Ont collaboré pour l'Étude, la Direction et l'Exécution de l'ÉMISSAIRE COMMUN TOULON-LA SEYNE, de 1940 à 1951 date de sa mise en service :

*PONTS ET CHAUSSÉES :*

MM. les ingénieurs en Chef VIDAL, BOLLARD.

MM. les Ingénieurs d'Arrondissement VILLEVIEILLE,, BERNARD, JOUVENT.

MM. les Ingénieurs Subdivisionnaires MAGNINO Louis, VAUDEY Georges.

*SOCIÉTÉ DES GRANDS TRAVAUX DE MARSEILLE :*

Monsieur l'Ingénieur, chef d'Agence, JEANJEAN Charles.

Messieurs les Ingénieurs PRADIER, AURAN.

*Direction et responsabilité du Tracé en surface et en souterrain :* Monsieur Alex PEIRÉ, Ingénieur Géomètre de l'Ordre des Géomètres experts fonciers.

Tous les Cadres et Ouvriers des Ponts et Chaussées, de la Société des Grands Travaux de Marseille et du Cabinet Alex PEIRÉ.

SÉANCE DU 4 MAI 1966

## L'ÉMISSAIRE COMMUN

Par Monsieur Alex PEIRÉ

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, Chers Collègues,

Parmi les grands travaux exécutés dans notre région au cours de la période allant d'octobre 1940 à juin 1951, il en est un, réalisé sans tapage de presse, sans publicité. De ce fait, il reste ignoré par la presque unanimité de nos concitoyens, qui, pourtant, sont dans l'absolue obligation de s'en servir tous les jours.

J'ai nommé « L'ÉMISSAIRE COMMUN, TOULON-LA SEYNE », tunnel de 6.415 mètres de long, destiné au passage de toutes les eaux usées de la région toulonnaise, en vue de leur évacuation en mer, face au grand large, au pied des falaises abruptes du massif du Cap Sicié.

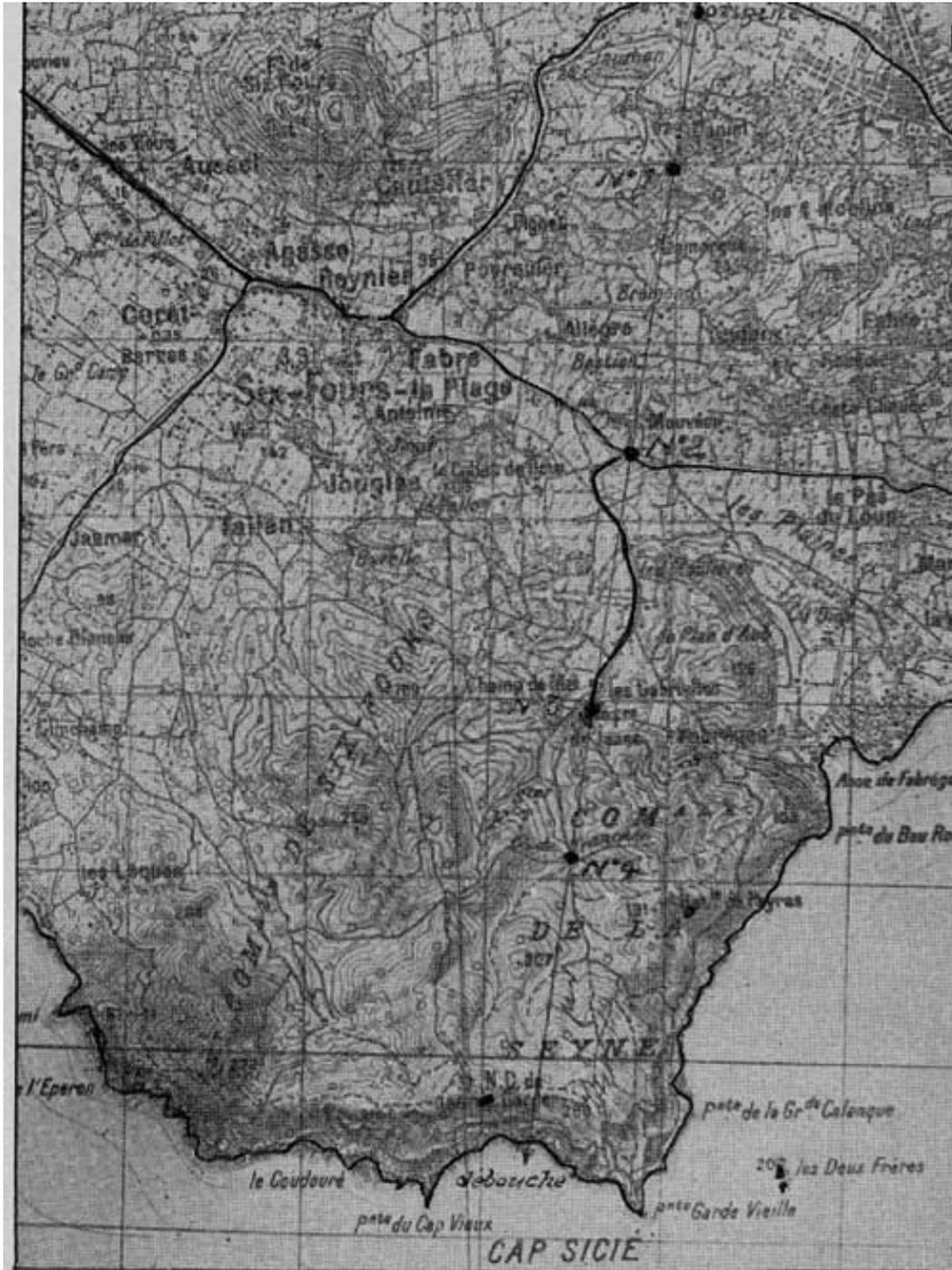
Cet ouvrage, instrument indispensable au développement et à l'expansion de notre région a son histoire, car, exécuté en grande partie sous l'occupation ennemie, il a connu des heures de joie, des heures de souffrance et de deuil.

Nous n'avons pas voulu que les générations à venir ignorent et oublient les travaux titanesques réalisés par leurs aînés dans la période la plus difficile de notre histoire nationale.

Nous n'avons pas voulu que les centaines et les centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, qui tous les jours, machinalement tirent la chasse de leur cabinet, ou soulèvent la bonde de leur baignoire, ne puissent, de temps à autre, adresser une pensée à tous ceux, techniciens, ouvriers et mineurs de fond qui, pendant plus de dix ans ont creusé le rocher, dans l'eau, la poussière et la nuit, ce véritable trou de rat large de 1 m 80, haut de 2 m 10 et long de 6 514 mètres, indispensable à leur bien-être et à leur santé.

C'est pourquoi, nous prenons aujourd'hui la liberté de faire, pour vous, l'historique de l'Émissaire Commun, d'abord à Toulon et à La Seyne, et maintenant commun aussi aux Communes de La Valette, du Revest, d'Ollioules et de Six-Fours.

Avant d'entrer dans sa description et dans les détails techniques de sa réalisation, je me dois de faire un retour en arrière de 60 à 70 ans, environ, ce qui nous situe dans la période 1895-1905.



1895 c'est l'époque où Toulon, en plein développement est dans l'obligation de créer un réseau d'assainissement, car le ramassage des résidus humains se fait encore tous les matins à l'aide de véhicules réservoirs appropriés, pour être ensuite transportés dans la campagne en vue de leur épandage dans des jardins maraîchers ou autres, ou encore pour être vidés à la mer... dans un coin quelconque de la baie de Brégaillon.

Cela nous incite à vous narrer quelques anecdotes d'un pittoresque quelque peu osé...

Nous le faisons en toute quiétude, plantant notre décor dans notre ville natale :  
LA SEYNE.

Donc, il y a quelque 35 ans à peine, lorsque vous annoncez dans un lieu administratif quelconque de la côte méditerranéenne et même plus loin encore, être originaire de La Seyne, votre interlocuteur, policier, fonctionnaire ou autre personnage officiel, précisait avec un sourire ironique : « Ah ! Oui ! La Seyne, les toupines ? N'est-ce pas ? » et vous baissiez la tête, honteux de constater qu'avec raison, votre belle ville était placée sous un tel vocable... Car La Seyne était bien, hélas, la cité des toupines.

Nous avons cherché vainement dans le Pichot Trésor, dictionnaire provençal-français, du Révérend Père Xavier de Fourvières, l'origine du mot « Toupine »... Seul y figure le mot « Toupin » pot de terre... C'est donc le langage populaire qui a inventé le mot « Toupine » créant ainsi le féminin du toupin.

Si vous êtes Provençal de vieille souche, vous avez toujours entendu ce mot, et vous savez qu'une toupine est un récipient en terre cuite de trente à trente-cinq centimètres de haut, cylindrique, fortement ventru, posant sur une embase circulaire de quinze centimètres de diamètre, et largement ouvert dans le haut. Cette ouverture, également circulaire est bordée extérieurement par un bourrelet épais qui la consolide.

Ce bourrelet lui donne un aspect bizarre et il est commun de dire en parlant d'une personne aux lèvres épaisses : « Elle a la bouche comme un rebord de toupine ».

Deux anses, également en terre cuite, collées de part et d'autre du récipient, permettent de le saisir et même d'y adapter une poignée métallique.

L'ensemble est verni en vert ou en marron à l'extérieur, en blanc ou jaune à l'intérieur.

La fabrication du toupin et aussi de la toupine se perd dans le passé des civilisations romaines et même étrusques.

Mais, si le toupin servait alors et sert encore de nos jours dans nos mas et nos compagnes pour tenir au chaud, au coin du feu un restant de tisane, d'infusion ou de potage, la toupine a eu dans son origine une autre vocation, celle de contenir des olives. Vertes dans de l'eau salée, avec des cendres de feu de bois, des feuilles de laurier-sauce et toutes les plantes aromatiques des garrigues et des sous-bois provençaux, ou olives noires piquées une à une avec une épingle, légèrement couvertes de sel fin, se confisant dans leur propre jus avec toute la saveur de l'huile vierge suant par les mille trous d'épingle.

Les toupines auraient continué jusqu'à nos jours leur belle vocation de confiserie, si, une nuit, dans une auberge de la Haute Provence, au cours d'un violent orage, un besoin imprévu, pressant, mais combien naturel, n'eût torturé les intestins d'un certain voyageur de commerce... dit-on...

En effet, pris d'une violente colique, ne pouvant sortir dans la cour de l'auberge sous les trombes d'eau tombant du ciel, notre homme utilisa un récipient vide trouvé dans l'arrière-cuisine, pour y déposer ce que vous pensez.

Le ventre vide, mais la conscience tourmentée, il ne pût retrouver le sommeil et, de grand matin, avant le lever de l'aubergiste, il mit l'argent de la location de la chambre sur le comptoir du bar et il reprit sa route.

Si le nom de ce voyageur resta ignoré ou fut vite oublié, l'utilisation nouvelle qu'il venait de donner aux toupines se répandit avec une rapidité incroyable.

Partout, depuis ce jour, elles entrent dans la légende...

De grosseurs et de couleurs différentes, elles s'alignent le long des trottoirs, le matin à l'aube, dans les rues, avenues et boulevards des villes, bourgs et villages démunis d'un réseau d'égouts... attendant, immobiles, mais non inodores, le passage du « Torpilleur » véhicule à traction hippomobile aménagé pour le collectage des résidus humains.



Ce collectage est toujours l'objet d'incidents ou de scènes grotesques et journalières.

C'est d'abord le spectacle de toutes ces braves ménagères, encore mal éveillées, en peignoir ou en robe de chambre, venant récupérer leur « Toupine » et qui, sur le bord du trottoir, procèdent à son nettoyage avec un peu d'eau ou un petit balai rond et dur appelé « escoubette ».

C'est aussi la triste figure des passants qui, sagement rangés sur le trottoir, reçoivent une douche « odorante et colorée » provenant du contenu du torpilleur, projetée hors de son contenant lorsqu'une des roues du véhicule chute malencontreusement dans un trou de la chaussée mal pavée...

Toutefois, l'usage habituel et quotidien de la Toupine a été un précieux auxiliaire pour la justice dans une affaire de meurtre.

Cela remonte à une quarantaine d'années. Sur la plage d'une ville de la Côte d'Azur, est venu s'échouer le cadavre d'un noyé, jeté à la mer après avoir été tué par trois balles de revolver dans la poitrine.

Le crime est certain, la police fouille poches et doublures du mort... aucune pièce d'identité.

Le corps est transporté à la Morgue et le Médecin légiste procède à l'autopsie.

Un des assistants du praticien est natif de La Seyne, et s'il ne reconnaît pas la victime en examinant son visage, il s'écrie en découvrant son verso : « Docteur, regardez ce léger hématome, ce rond bien fait, que les rebords de la toupine ont imprimé sur ses fesses ! Cela ne trompe pas... le mort est un Seynois ! ...

Deux jours après, le cadavre est identifié et quelques semaines plus tard, les criminels, souteneurs notoires, sont arrêtés...

Et tout cela, toutes ces scènes, tous ces incidents. inimaginables au XX<sup>e</sup> siècle, à cause de quoi et de qui ?

N'étant pas historien, nous ne voulons vous donner aucune date ; limitant notre rôle à vous narrer les faits...

Reprenons donc notre récit au point où nous l'avons laissé pour vous parler Toupines et Torpilleurs, c'est-à-dire au jour où la ville de Toulon est dans l'obligation de réaliser son réseau d'assainissement.

Les techniciens sanitaires chargés de cette étude trouvent une solution idéale, faire aboutir le collecteur principal dans les eaux profondes et tourmentées au Sud du massif du Cap Sicié.

Pour cela, il faut traverser le territoire de la Commune de La Seyne... Chose possible jugent-ils... la cité sœur en tirera de tels avantages, car en compensation de ce droit de passage en canalisation enterrée et souterraine, la ville de Toulon lui offre de raccorder gratuitement tout son futur réseau sur le collecteur toulonnais.

Cette solution paraît excellente au Maire de La Seyne, l'ingénieur Saturnin Fabre, qui, d'accord avec la majorité de son Conseil Municipal, donne un avis favorable de principe.

Cet avis déclenche une bagarre politique extraordinaire sur le thème « Nous ne voulons pas du « caca » des Toulonnais. Qu'ils se le gardent... »

Articles de journaux, affiches, réunions publiques dressent une bonne partie de la population contre ses édiles...

Toutes les explications administratives, financières et techniques données par Saturnin Fabre n'arrivent pas à convaincre les malheureux Seynois.

Aux élections municipales qui suivent, les adversaires du projet toulonnais triomphent, François Bernard est élu Maire... et Saturnin Fabre, littéralement dégoûté, quitte La Seyne et va, à Annecy, apporter toute sa science et son grand esprit de réalisateur prévoyant et honnête.

Le « Caca » des Toulonnais ne pouvant traverser en souterrain le territoire de La Seyne est traité dans une station d'épuration, sise au quartier de Lagoubran, à l'Ouest du cimetière, sur l'emplacement même des nouveaux abattoirs.

Les effluents sont épandus dans d'immenses aires de séchage des boues et le trop-plein va dans le lit de la Rivière Neuve, toute proche, puis dans la rade de Toulon, à quelques centaines de mètres seulement de l'agglomération seynoise.

Les techniciens savent que cette solution est un pis-aller, car bientôt les lits bactériens ne jouent plus leur rôle, les boues n'ont pas le temps de sécher, la population toulonnaise augmente sans cesse... alors on ouvre directement les vannes et par un « by-pass » les égouts se déversent dans la Rivière Neuve.

L'atmosphère du quartier de Lagoubran devient irrespirable... Les jours de mistral, le parfum arrive à La Seyne...

Les eaux de la Rade de Toulon, si riches en coquillages et mollusques, appréciés dans la France entière, se contaminent, elles perdent leur limpidité et la fièvre typhoïde s'installe dans la région d'une façon endémique. Les victimes sont nombreuses; à cette époque on est encore mal munis contre les microbes d'Eberth. Les Parcs d'élevage de moules sont fermés! Malheur à celui qui, étranger à la région, mange moules, clovisses ou praires, n'étant pas immunisé il a peu de chance d'échapper à la typhoïde.

1914 - 1920 - 1925

Toulon déverse toujours ses égouts dans la Rade de Toulon et La Seyne n'a toujours pas de réseau d'assainissement.

En 1926, la Municipalité Mazen-Lamarque s'émeut de cette situation. Elle met au concours un projet d'assainissement pour toute la Commune. Une grande société de Paris enlève la timbale. Toutefois, le point de déversement à la mer n'est pas fixé définitivement, si bien, qu'en 1936, lorsque les travaux de mise en place des collecteurs dans les rues et artères de la ville sont commencés, on ignore encore où ils iront aboutir.

Pendant toute cette longue période, les tonnes de matières recueillies journallement dans la cité, continuent à être vendues aux jardiniers et maraîchers de la région. C'est un engrais merveilleusement riche... mais c'est aussi et surtout un bouillon de culture idéal pour le bacille d'Eberth...

Combien de braves gens sont morts pour avoir mangé des légumes, salades, ou fraises de nos jardins trop bien arrosés.

OCTOBRE 1940.

La défaite de nos armées nous livre sans travail aux mains de l'ennemi... et cependant il faut que la France vive...

Pour la remettre en marche, on sort des cartons poussiéreux des administrations de l'État. de très vieux projets. Parmi eux, se trouve celui de l'Émissaire Commun Toulon-La Seyne.

C'est un projet qui, depuis plus de 40 ans, fait surface tous les 4 ou 6 ans lors des campagnes électorales...

Il n'est ni volumineux, ni étudié... un simple trait rouge sur une carte, plan directeur au 1/20.000<sup>e</sup> accompagné d'un devis estimatif très sommaire.

Sans avoir procédé à des sondages sérieux, les auteurs du projet ont décidé que ce long boyau de plus de 6 km 500 de long, serait foré dans un rocher dur, compact et solide, ne nécessitant aucun boisage de galerie, ni aucun blindage dans les puits, et c'est ainsi que l'ensemble des travaux est, après adjudication, confié à la Société des Grands Travaux de Marseille, pour la somme de : 18 000 000 d'anciens francs.

FIN 1940, les travaux de direction du tracé, tant en surface qu'en souterrain, nous sont confiés par l'Administration des Ponts et Chaussées et par la Société des Grands Travaux de Marseille.

Les directives qui nous sont imposées sont les suivantes :

ORIGINE. — Dans un terrain sis en bordure Sud de la Route Nationale N° 559. Ce point de départ de l'Émissaire en tunnel est celui où vient aboutir le 2<sup>e</sup> LOT du Collecteur Toulonnais suite logique du LOT N° 1

Ce lot N° 1 a son origine à LAGOUBRAN à quelques dizaines de mètres des anciens lits bactériens dont nous avons parlé tantôt,

Le collecteur des LOTS N° 1 et N° 2 est de section ovoïde. Sur la presque totalité de sa longueur, il a été construit en tranchée ouverte n'excédant jamais plus de 5 mètres de profondeur.

SORTIE. — Au pied des falaises du Massif du Cap Sicié.

PUITS D'EXTRACTIONS. — La faible section du collecteur ne peut permettre l'emploi d'engins spéciaux de forage et d'évacuation des déblais pour une longueur de tunnel aussi importante.

Il faut donc trouver sur le tracé de l'Émissaire, quatre positions pour y implanter des puits d'extraction. Ces positions doivent être en bordure de voies ou de routes permettant l'accès de gros camions au bord même des puits, en vue du chargement des déblais et de leur transport en des lieux de décharge à trouver.

Le tracé en surface est délicat et long tant le relief est tourmenté. Il est impossible de trouver un point d'où on puisse voir et l'origine et la sortie...

Il faut se servir de balises mobiles qu'on déplace des dizaines de fois de quelques centimètres, tantôt vers l'Est, tantôt vers l'Ouest, avant d'arriver à la ligne droite idéale... qui sera celle de l'Émissaire futur.

Puis, c'est l'implantation des puits... décalés comme vous le voyez sur les schémas présents de 2,25 par rapport à l'axe de la galerie. Ce décalage complique

énormément le tracé en surface, et multiplie par cent les difficultés du tracé en souterrain.

Il est pourtant impérativement imposé par les Règlements de Sécurité des travailleurs du sous-sol... Le puits par lequel peuvent choir, matériaux, outils ou déblais ne doit jamais être au-dessus de la galerie, dans laquelle le personnel circule sans arrêt.

La position des puits est la suivante :

*PUITS No 1 dit de la Colle d'Artaud.* En bordure de la Route départementale N° 216 de La Seyne à Six-Fours.

*PUITS N° 2 dit des Moulières.* — En bordure de la route départementale N° 16 des Sablettes à Six-Fours.

*PUITS N° 3 dit des Gabrielles.* — À quelques mètres à l'Est du Chemin vicinal N° 2 dit de Notre-Dame-du-Mai. à l'orée de la forêt de Janas.

*PUITS N° 4 dit de Bramas.* — Dans la forêt communale à quelque 40 mètres à l'Est de la Route Stratégique du Sémaphore du Cap Sicié.

Une triangulation donne après calculs les distances entre ces puits.

De l'origine (Chateaubane) au puits n° 1 (Colle d'Artaud)	905 m
Du puits n° 1 au puits n° 2 (Les Moulières)	1666 m
Du puits n° 2 au puits n° 3 (Les Gabrielles)	1 333 m
Du puits n° 3 au puits n° 4 (Bramas)	980 m
Du puits n° 4 au débouché (sous Sicié)	1630 m

Soit au total 6514 m à quelques centimètres près.

L'aménagement des abords des puits, ainsi que ceux de l'origine et de la sortie, commencent immédiatement. Amenée du courant moyenne tension.

Compresseurs d'air pour les perforatrices.

Ventilateurs pour la ventilation constante des puits et des galeries.

Pompes d'épuisement. Bétonnières, treuils.

Et coiffant chaque puits un grand chevalement en bois avec trémie pour le chargement des camions.

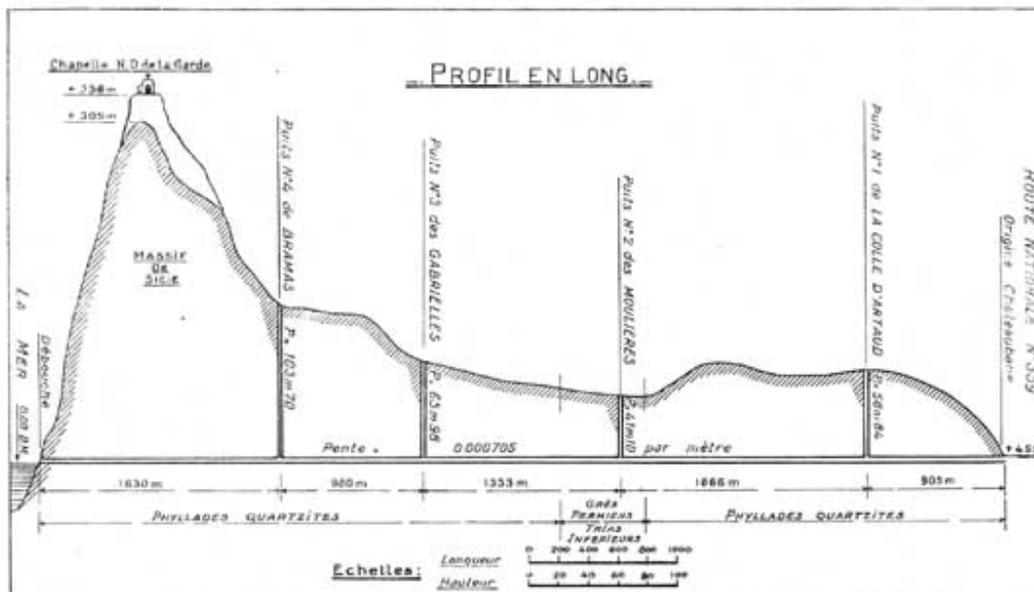
Si à Chateaubane l'installation du chantier est aisée, il n'en est pas de même à la sortie sous Sicié. Il a fallu créer des plateformes dans la falaise à pic... puis, en terme du métier, la purger sur une grande hauteur pour éviter les éboulements rocheux.

Le transport, par mer, de tout le matériel lourd du chantier, et en particulier d'un transformateur électrique a été un travail titanesque. Cependant, toutes ces installations ont été faites avec célérité et sans accident grave, et le forage des puits a commencé immédiatement, tandis que nous procédions à un nivellement de précision pour déterminer la profondeur des quatre puits.

Nous écrivons nivellement de précision, car, comme l'indique le profil en long, la pente du fil d'eau de l'émissaire est de l'ordre de  $7/10^{\circ}$  de millimètre par mètre, soit 7 m/m tous les 10 mètres. Ce nivellement nous donne les profondeurs suivantes

- Puits n° 1 = 58,84
- Puits n° 2 = 41,10
- Puits n° 3 = 65,98
- Puits n° 4 = 103,70

profondeurs considérables pour des puits de 2 m 70 de diamètre, encombrés par des échelles, des tuyaux d'air comprimé, de ventilation, d'eau. et par des guides de bennes pour monter les déblais et descendre les bois, les aciers et le béton.



Les équipes de mineurs sont constituées, les chantiers seront en activité 24 heures sur 24. Trois équipes se succéderont de 6 h. du matin à 14 h, de 14 h. à 22 h. et de 22 h. à 6 h.

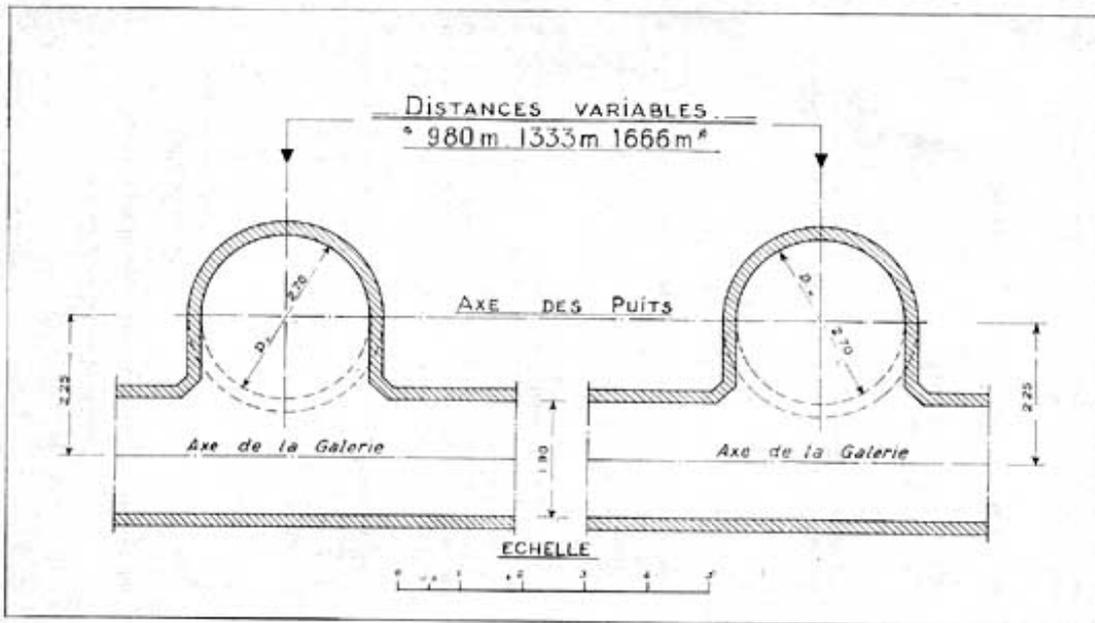
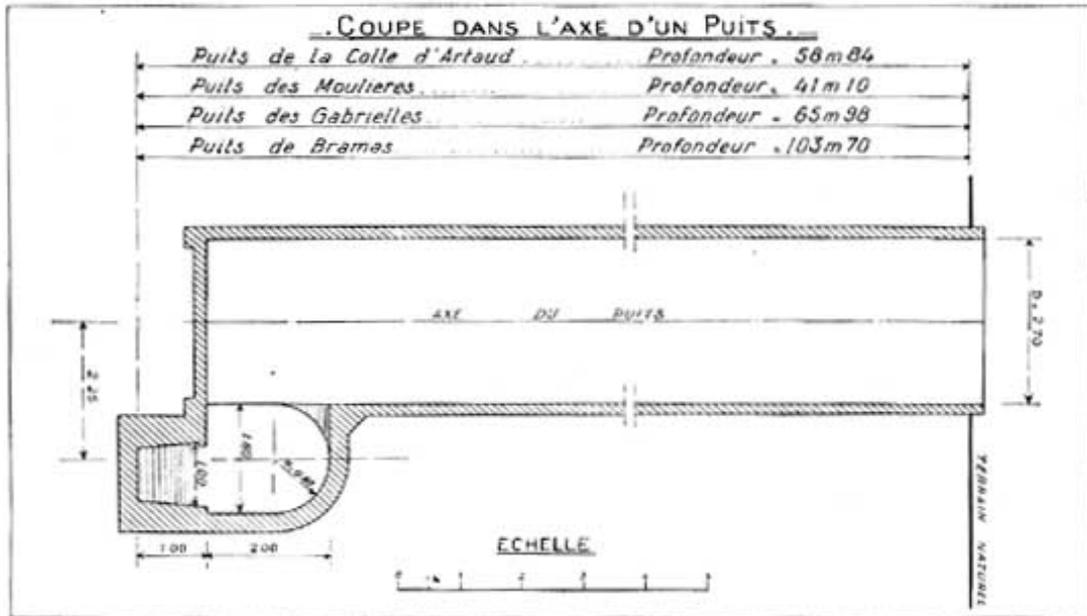
Début 1942 les puits n° 1, 3 et 4 ont atteint la cote de fond prévue.

Seul le puits n° 2 dit « des Moulières » est en panne. Les arrivées d'eau sont d'une telle importance qu'on doit creuser un contre-puits à quelques mètres de celui de l'Émissaire, et ce n'est qu'en mars 1943 que la profondeur calculée est réalisée.

Le géomètre procède alors à ce qu'on nomme la « descente des plombs ». C'est-à-dire la descente au fond du puits de l'alignement tracé en surface. En procédant à cette opération, le géomètre engage toute sa responsabilité car d'elle dépend le succès ou l'échec de son ouvrage.

Nous ne voulons pas entrer ici dans les détails techniques de « la descente des plombs » nous vous disons seulement « c'est difficile, très difficile », considérant que c'est à partir d'une base réduite matérialisée entre deux fils à plomb, soit 2 m 10 au maximum, qu'il faut d'abord décaler la direction de 2 m 25, puis la reprendre pour

donner des alignements longs parfois de plus de 800 mètres; alignements allant à la rencontre de ceux qu'on vient de donner depuis le puits voisin.



\*

\* \*

Le vendredi 28 août 1942 à 6 heures du matin, la jonction est réalisée entre l'origine à Chateaubane et le Puits N° 1 de la Colle d'Artaud soit 905 mètres de longueurs. Les deux galeries se sont rencontrées, le percement est réussi. Les écarts constatés sont, après vérifications, de 25 m/m en direction et 2 m/m en nivellement.

Viennent ensuite les percements :

Puits N° 3 à Puits N° 4, 980 mètres, les Gabrielles-Bramas.

Puits N° 4 à débouché sous Sicié, 1630 mètres.



Et enfin Puits N° 2, les Moulières avec au Sud le Puits N° 3, Bramas, 1333 mètres et au Nord avec le puits N° 1, Colle d'Artaud, 1666 mètres.

C'est enfin l'inauguration de tout l'Émissaire et sa mise en service dans les premiers mois de 1952.

Le fameux projet, vieux de plus de 50 ans est réalisé.

Il coûte très cher... Les 18 millions d'anciens francs de 1940 deviennent 1 milliard 100 millions environ... en 1951.

Ces augmentations qui dépassent très largement le taux des majorations des coefficients officiels résultent des travaux non prévus au devis initial — c'est-à-dire : boisages et bétonnages de la galerie sur toute sa longueur, pompages nuit et jour des eaux venues dans les puits d'extraction, durée des travaux occasionnée par les bombardements aériens et les périodes d'occupation puis de libération du territoire.

Qu'importe, même très cher, même trop cher, l'Émissaire Commun a apporté dans toute la Région Toulonnaise de telles améliorations dans les conditions de vie de plus de 250 000 habitants qu'il ne faut rien regretter, rien reprocher... si ce n'est cependant d'avoir été réalisé de section trop petite, ce qui pose en 1966, c'est-à-dire 15 ans après sa mise en service, le grave, très grave problème de son doublage, techniquement possible certes, mais à quel prix ? ...

Notre exposé serait incomplet, si nous omettions de parler de l'atmosphère psychologique, morale et matérielle dans laquelle se sont déroulés les travaux de cet important ouvrage.

Nous avons écrit plus haut « l'Émissaire a connu des heures de joie, des heures de souffrance et de deuil... »

Nous les avons vécues avec lui toutes ces heures...

Dans les matins froids et pluvieux avec les équipes allant prendre leur poste au fond des puits ou à l'avancement dans les galeries, la musette garnie d'un maigre casse-croûte ... Nous sommes alors au temps des restrictions alimentaires ... pain, vin, viandes, matières grasses, pâtes, légumes secs ... tout est rationné... Les tomates et les salades à la vinaigrette, sans huile, constituent la masse importante de l'alimentation journalière...

Nous les avons vécues avec lui, ces heures passées les pieds dans la boue et dans l'eau, dans le vacarme infernal des perforatrices à air comprimé et dans la fumée des 14 kilos d'explosifs nécessaires au tir des « volées » à l'avancement...

Nous les avons vécues ces heures hallucinantes, accompagnant dans la nuit, les mineurs allant prendre leur poste au débouché sous Sicié... Nous avons parcouru ces sentiers de chèvres, mal tracés dans les « à pies » des falaises, cherchant à la seule clarté des étoiles une assise solide pour y poser nos pieds...

Nous les avons suivis ces mineurs courageux portant à chaque voyage, sur leur dos, un demi-sac de ciment « 25 kgs » pour alimenter la bétonnière, ou encore un même poids de matériel, aciers, fleurets, carbure, eau douce, pendant les périodes où les vagues et la houle empêchaient tout ravitaillement du chantier par la voie maritime... et ce sentier était long de plus de 3 000 mètres...

Nous avons vécu avec eux la dure vie des mineurs de fond à la seule lueur des lampes à carbure pendant la durée du poste, c'est-à-dire 8 heures...

Nous avons vécu aussi, avec eux, les heures de deuil, lorsque à quelques mois d'intervalle, deux chefs mineurs, victimes d'une trop grande conscience professionnelle ont sauté, déchiquetés par les 14 kgs de mélinite explosant prématurément...

Nous avons pleuré avec eux, la mort d'un jeune mécanicien, marié de la veille, qui pendant le casse-croûte, pour ne pas retarder le travail de son équipe, réparait la pompe à eau du Puits des Gabrielles et qui pris d'un malaise, se noyait dans le puisard plein d'eau...

Nous avons également vécu l'horrible, l'épouvantable tragédie du 11 juillet 1944 où plus de 120 civils trouvèrent une mort atroce dans le premier tronçon achevé de l'Émissaire, entre l'origine et le puits de la Colle d'Artaud, galerie criminellement affectée comme abri contre les bombardements aériens, par une autorité incompétente...

Nous nous sommes élevés contre ce choix, contre l'affectation pour cet usage d'un ouvrage sans air, sans éclairage et surtout ne possédant qu'une seule issue... Nous avons crié au scandale lorsque nous avons appris que l'ouverture en surface du Puits de la Colle d'Artaud avait été fermée avec des planches jointives...

Nous avons supplié le Maire de La Seyne d'alors, le matin même du drame, de faire déboucher ce puits, cheminée d'aération possible en bout de galerie.

Nos prières furent vaines et quelques heures plus tard, dans la nuit noire de la galerie maudite, c'était la panique dans toute son horreur. Les gens de l'intérieur se bousculant vers la sortie alors que d'autres, croyant à une nouvelle alerte se pressaient pour rentrer...

Malheur à celui qui tombait... sa mort était certaine — étouffé, piétiné, écrasé...

Bientôt un affreux bouchon d'êtres humains, morts ou mourants obstruait la galerie depuis son sol jusqu'à sa clé de voûte, sur plusieurs mètres de longueur.

Derrière ce bouchon, vers le Puits de la Colle d'Artaud, maintenant débouché sur nos ordres, quelques centaines d'hommes, de femmes et d'enfants étaient encore en vie... Ils furent remontés à la surface par les échelles du Puits enfin débouché.

Également, nous avons vécu avec nos amis les mineurs de fond, avec les ouvriers de surface, avec tous les techniciens, cadres et ingénieurs, les heures de joie de l'Émissaire Commun...

Heures de joie et d'enthousiasme après la réussite de chacun des 5 percements, c'est-à-dire des 5 rencontres des deux galeries allant l'une vers l'autre ...

Il faut les avoir vécues ces heures pour y croire...

Pendant des mois et des mois on a attendu cet instant, où par le trou ouvert par le tir de deux volées consécutives et opposées, dans la poussière et dans la fumée âcre et noire de la poudre brûlée, on fait passer le Géomètre, le premier, d'un bord à l'autre de la galerie...

On le pousse d'un bord, on le tire de l'autre, tous l'embrassent, le serrent dans leurs bras... il a bien travaillé... On lui fait repasser le trou dans l'autre sens et là aussi on l'embrasse, on l'accompagne jusqu'au puits à la sortie, en surface.

Quelle joie pour le Géomètre et quelle récompense... Il a réussi... mais au prix de quel labeur et dans quelle attente angoissée... Depuis des mois, depuis que de chaque côté des galeries, à l'avancement on entend le bruit à peine perceptible des explosifs d'en face...

Au fil des jours et des nuits, l'intensité des bruits augmente. On entend maintenant celui des marteaux-piqueurs et des perforatrices à air comprimé... Encore 100 mètres disent les calculs, encore 50, plus que 10, l'angoisse augmente dans l'esprit du technicien...

A-t-il visé juste ? Ses calculs sont-ils exacts ?

Plus que 8 mètres, 6 mètres... on passe un long foret... dans l'épaisseur restante... le trou est fait — 5 centimètres à peine de diamètre mais on sait que les galeries vont se rencontrer...

Alors on bourre à bloc, avec le meilleur explosif qu'on possède les quelque 40 trous de mine... on va chercher le Géomètre, on le réveille en pleine nuit et lorsqu'il est là, dans la galerie, on tire les volées...

Le trou est fait... c'est la joie, les bouquets, les félicitations officielles et les banquets qui, obligatoirement suivent les réussites...

Mais la vraie joie, pour le Géomètre, plane au-dessus de toutes ces manifestations...

Il sait qu'il n'est pas le seul responsable de cette réussite... Il sait que s'il a été le cerveau qui dirige, tout son savoir, toute sa science, eussent été vains, sans le dur labeur de tous les travailleurs qui ont peiné avec lui, qui l'ont aidé, entouré, soutenu...

Sa véritable et grande joie, c'est de les associer intimement, amicalement, fraternellement à sa réussite qui est aussi la leur.

Avril 1966.